

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Franck DOUTRERY, *Ces mots qui nous mènent*, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, 2017, 13.5 x 21.5, 294 p., br. EUR 29.50, ISBN 978-2-8066-3592-1.

À l'entame de ma recension, j'évoquerai d'abord un souvenir d'enfance loin de soixante-dix ans mais resté vif en ma mémoire. Il était question d'un esprit brillant qui avait délaissé une voie professionnelle prometteuse mais exigeante. On imputait sa renonciation à une faille psychologique, et j'entends dire encore : « il est trop tendu ; c'est un timoré ». Quelque quinze ans plus tard émergeait un terme qui, au fil du temps, allait envahir notre quotidien : *stress*. Je me suis parfois demandé si, par sa diffusion et banalisation, ce mot n'avait pas conduit, dans la société, à grossir le nombre d'applications, et chez l'un ou l'autre quidam, à s'estimer plus facilement concerné. Tel est bien globalement le sens de ce livre, qui pose en thèse que « loin d'être de simples outils, les mots constituent la charpente cachée de nos pensées et de nos sentiments » (p. 7), que « les mots subissent les effets de la mode. Mieux, ils les incarnent, les installent et les imposent » et que « la force des mots précède et surplombe celle de l'esprit » (p. 9). — Le contenu se distribue en huit sections aux intitulés tantôt facétieux, allusifs, voire énigmatiques, tantôt quand même d'une limpidité transparente. Ainsi, pour cette dernière catégorie, les sections I « Ces mots du temps mesuré », VII « Ces mots des médias modernes » (ensuite, une erreur de l'imprimeur quant au titre courant), VIII « Ces mots à la mode ». La section II « Ces mots des émois politiques » cible des faits de société tels que les migrations et mélanges de population, le terrorisme, le mariage pour tous, les remous sociaux, etc. En V, « Ces mots qui muent et qui migrent » (une erreur aussi quant au titre courant), on apprend que *penser* et *peser* sont enfants d'un même lit, on assiste à l'extension progressive du terme *contexte* et aux opportunités de son usage, on voit surgir sur base géographique l'opposition entre *château* et *castel*, et l'on scrute les champs sémantiques respectifs de : *universel*, *mondial*, *planétaire*, etc. Comme suggéré par son intitulé « Ces mots des démons musclés », la section IV traite abondamment du « monde » du sport, de ses pompes et de ses œuvres, en s'écartant des rails de la lexicographie ou de la sémantique, sauf à souligner la parenté – inattendue – du terme *sport* avec la déportation moyennant une fausse coupe due aux anglophones, et à suivre les avatars du verbe *exploser* dans le cadre sportif. Le jeu de mots facétieux « bénis, bénins ou benêts » de la section III nous plonge au cœur du christianisme, ses origines, ses doctrines, ses emblèmes et ses fêtes, et à des *realia* liés à la papauté et à la curie romaine. Avec un titre passible, à la manière d'un symbole, d'une interprétation libre et ouverte, la section VI « Ces mots en amont » enfile des propos où se côtoient de nombreuses références littéraires et artistiques avec, en filigrane, le problème des contrefaçons et plagats, tandis que d'autres considérations s'attardent sur des expressions banalisées (*en bon père de famille*, *pas de fumée sans feu*), ou, à mille lieues de ce niveau, aux « nombres premiers [...] dont la recherche permet de révolutionner la cryptographie moderne » (p. 233). Mais il se trouve aussi des rubriques annoncées comme suit : « Auprès de mon arbre », « La moyenne des stats », « Lui, c'est Louis », « Des hommes et des chiens », « Des lasagnes chevalines ». — Sur

un vaste fond de culture tous azimuts, de nombreuses disciplines se croisent et interagissent dans les considérations de l'A., aussi pertinentes et originales, que spirituelles : la linguistique – faut-il le dire ? – ; l'histoire, et pas seulement celle des mots, pas seulement celle du passé, mais également celle dont l'enjeu se débat aujourd'hui ; la sociologie et l'économie ; divers cantons de la réflexion philosophique au sens le plus ouvert. L'érudition qui forme le soubassement et le socle des exposés force l'admiration. Pour en rester à quelques exemples, on est de plain pied tant avec les us et coutumes des cours et hauts lieux de pouvoir, civils et religieux, qu'avec le vécu populaire dans ses fêtes, dévotionnelles ou carnavalesques, dont on apprécie de remonter l'histoire, et dont on savoure l'accompagnement gastronomique. On cueille à pleines mains les anecdotes, citations et autres faits piquants touchant des personnages célèbres, et d'autres qui le sont moins. On est initié aux subtilités, aux évolutions, aux modifications des calendriers au gré des époques, qu'il s'agisse des Romains, des papes ou des républicains de la Convention. Et je me dois de fermer ici l'énumération car, à l'instar des mots, elle risque de nous « mener » bien loin. — Non, pourtant, pas encore. Pas avant d'avoir précisé que l'érudition touche aussi la chimie, lorsqu'à propos du terme *amalgame*, l'auteur décompose le prétendu « plombage » du dentiste (p. 58). — L'érudition interdisciplinaire hors du commun nous porte à un niveau élevé en densité et en intensité. Mais s'il s'avère parfois que des lectures de cette trempe – revers de la médaille – puissent en devenir pesantes, l'A. évite allègrement, spontanément, cet écueil par son style pétri d'un humour qui anime ses propos d'un frisson de sautillante légèreté. On note particulièrement la centaine de chutes relevées d'un trait d'esprit incluant l'objet de la rubrique sur laquelle il conclut. Et ces traits ne se cantonnent pas aux clauses mais parsèment le texte çà et là. Spirituel, mais aussi de temps à autre recourant à l'imaginaire romanesque (p. 89, 106 ...) pour engager la réflexion. — Un regret, peut-être : l'absence d'index ? Mais soyons de bon compte : vu le nombre de termes, leurs antécédents, leurs correspondants dans des langues voisines, leurs racines 'en amont' et leur prolongement en aval, sans parler de l'abondance de noms propres, voilà de quoi faire un ... treizième travail d'Hercule. — Il me plaît, pour conclure, de citer ces extraits de l'éditorial : « L'auteur observe l'écume des jours à travers les lunettes filtrantes des mots qui servent à la décrire », « que ce soit dans le domaine du temps, du climat, de la politique, de la religion, du sport ou des médias, les termes choisis éclairent le plus modeste fait d'une aura idéologique qui dépasse le simple constat », les mots « servent autant [...] à concevoir le monde qu'à le désigner ». Encore fallait-il un talent exceptionnel pour le démontrer ; et d'une façon qui, comme pour certains mets décrits dans ce livre, allie saveur et consistance.

D. DONNET.

P. MORANTIN, *Lire Homère à la Renaissance. Philologie humaniste et tradition grecque* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, DLXXV), Genève, Droz, 2017, 17.5 x 25, 407 p., br. EUR 92.89, ISBN 978-2-600-01911-8.

Les annotations de deux humanistes à l'édition princeps d'Homère (Florence, 1488) sont la base de ce travail. Vettore Fausto (après 1480-1546/1547), connu comme architecte naval, fut aussi professeur de grec à Venise. Il annota plusieurs chants de l'*Illiade* sur son exemplaire conservé à Venise (*Marcian. gr.* IX 35). Ces annotations sont en grec beaucoup plus souvent qu'en latin (p. 26-39), ce qui conduit l'A. à interroger le bilinguisme latin-grec à Venise. Le grand imprimeur Alde Manuce fonda une Académie, où le bilinguisme était pratiqué et qui dut disparaître fin 1504 : c'était une utopie. L'A., se basant sur ses statuts, y voit au contraire un projet solide, qui dura jusqu'en 1515 (p. 54). Le bilinguisme avait des bases qui remontaient à l'Antiquité ; il réapparut à la Renaissance et particulièrement à Venise, où la diaspora byzantine était importante. Tout cela est intéressant et vrai, de même que les comparaisons entre italien vulgaire, grec vulgaire, grec littéraire et latin, les liens étroits (chez les gens cultivés) entre grec parlé et grec littéraire (p. 54-89), mais le bilinguisme pratique d'Alde